

Val. Ah ! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

Harp. Comment ! pardonnable ! un assassinat de la sorte !

Val. De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez oui, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

Harp. Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi ! mon sang, mes entrailles !

Val. Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort ; et il n'y a rien en tout ceci que je ne puisse bien réparer.

Harp. C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as pris.

Val. Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

Harp. Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

Val. Hélas ! me le demandez-vous ?

Harp. Oui, vraiment, je te le demande.

Val. Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

Harp. L'Amour !

Val. Oui.

Harp. Bel amour ; bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or !

Val. Non, monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui ; et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

Harp. Non, certainement, je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

Val. Appelez-vous cela un vol ?

Harp. Si je l'appelle un vol ! un trésor comme celui-là !

Val. C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; et pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

Harp. Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire, cela ?

Val. Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avoûs fait serment de ne nous point abandonner.

Harp. Le serment est admirable, et la promesse plaisante !

Val. Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

Harp. Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

Val. Rien que la mort ne peut nous séparer.

Harp. C'est avoir bien envie de mon argent !

Val. Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

Harp. Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien. Mais j'y donnerai bon ordre ; et la justice va me faire raison de tout.

Val. Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira : mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

Harp. Hé ! Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

Val. Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à la faire consentir à m'engager sa foi.

Harp. La foi de qui ?

Val. De votre fille ; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

Harp. Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

Val. Oui, monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

Harp. O ciel ! autre disgrâce !

Maî. Jacq. (au commissaire.) Écrivez, monsieur, écrivez.

Harp. Surcroît de désespoir ! *(au commissaire.)* Allons, monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui-moi* son procès comme larron et comme suborneur.

Maî. Jacq. Comme larron et comme suborneur.

Val. Ce sont des noms qui ne me sont point dûs.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, ANSELME, ÉLISE, MARIANE, VALÈRE, FROSINE,
MAÎTRE JACQUES, LE COMMISSAIRE.

Harp. (à Anselme.) C'est là votre fils ?

Ans. Oui.

* *Dressez-lui-moi.* Ce pronom moi n'est employé que pour donner plus d'énergie à l'expression, et on pourrait l'en retrancher sans changer le sens.

Harp. Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

Ans. Lui, vous avoir volé !

Harp. Lui-même.

Val. Qui vous dit cela ?

Harp. Maître Jacques.

Val. (à maître Jacques.) C'est toi qui le dis ?

Maî. Jacq. Vous voyez que je ne dis rien.

Harp. Oui, voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

Val. Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche ?

Harp. Capable ou non capable, je veux ravoïr mon argent.

(*Harpagon voyant deux chandelles allumées en souffle une.*)

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, ANSELME, ÉLISE, MARIANE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, LE COMMISSAIRE, MAÎTRE JACQUES, LA FLÈCHE.

Clé. Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire ; et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

Harp. Où est-il ?

Clé. Ne vous en mettez point en peine, il est en lieu dont je répons, et tout ne dépend que de moi ; c'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

Harp. N'en a-t-on rien ôté ?

Clé. Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix.

Ans. Seigneur Harpagon, allons, consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

Harp. Il faut pour me donner conseil que je voie ma cassette.

Clé. Vous la verrez saine et entière.

Harp. Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

Ans. Hé bien, j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.

Harp. Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

Ans. Oui, je m'y oblige. Êtes-vous satisfait ?

Harp. Oui, pourvu que pour les noces vous me fassiez faire un habit.

Ans. D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

Le Com. Holà, messieurs, holà. Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me paiera mes écritures ?

Harp. Nous n'avons que faire de vos écritures.

Le Com. Oui ; mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

Harp. (montrant maître Jacques.) Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

Maî. Jacq. Hélas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir.

Ans. Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

Harp. Vous paierez donc le commissaire ?

Ans. Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

Harp. Et moi, voir ma chère cassette.

Les lignes suivantes sont extraites du *Cours de Littérature* de Laharpe, ouvrage où respire la plus saine critique, et le goût le plus exquis.

“ L'éloge d'un écrivain est dans ses ouvrages ; on pourrait dire que l'éloge de Molière est dans ceux des écrivains qui l'ont précédé et qui l'ont suivi, tant les uns et les autres sont loin de lui. Regnard, Dancourt, Dufreny, font rire, et étincellent d'esprit ; le *Joueur* et le *Légataire* sont d'excellentes comédies ; le *Glorieux*, la *Métromanie*, et le *Méchant*, ont des beautés d'un autre ordre ; mais rien de tout cela n'est Molière : il a un trait de physionomie qu'on n'attrape point : on le retrouve jusque dans ses moindres farces, qui ont toujours un fonds de vérité et de morale. Ses comédies bien lues, pourraient suppléer à l'expérience. Il plaît autant à la lecture qu'à la représentation, ce qui n'est arrivé qu'à Racine et à lui ; et même de toutes les comédies, celles de Molière sont à peu près les seules que l'on aime à relire.”

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste, (puisqu'il faut l'appeler par son nom,)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.
 On n'en voyait point d'occupés
 A chercher le soutien d'une mourante vie ;
 Nul mets n'excitait leur envie :
 Ni loups, ni renards n'épiaient
 La douce et l'innocente proie :
 Les tourterelles se fuyaient ;
 Plus d'amour, partant plus de joie.
 Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
 Je crois que le ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune :
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
 On fait de pareils dévouements.
 Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.
 Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
 J'ai dévoré force moutons.
 Que m'avaient-ils fait ? nulle offense.
 Même il m'est arrivé quelquefois de manger
 Le berger.
 Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
 Car on doit souhaiter, selon toute justice,
 Que le plus coupable périsse.
 Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
 Eh bien ! manger moutons, canaille, sottise espèce,
 Est-ce un péché ? Non, non : vous leur fites, seigneur,
 En les croquant, beaucoup d'honneur.
 Et quant au berger, l'on peut dire
 Qu'il était digne de tous maux,
 Étant de ces gens-là qui sur les animaux
 Se font un chimérique empire.
 Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
 On n'osa trop approfondir
 Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
 Les moins pardonnables offenses :
 Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
 Au dire de chacun, étaient de petits saints.
 L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
 A ces mots, on cria haro sur le baudet.
 Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
 Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
 Rien que la mort n'était capable
 D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
 Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

LA FONTAINE.

« La plupart des fables de La Fontaine sont des scènes parfaites pour les caractères et le dialogue. Dans cette fable admirable des *Animaux malades de la peste*, quoi de plus parfait que la confession de l'âne ? Comme toutes les circonstances sont faites pour atténuer sa faute qu'il semble vouloir aggraver si bonnement !

En un pré de moines passant, &c.
 . . . la largeur de ma langue.

Et ce cri qui s'élève :

Manger l'herbe d'autrui !

L'herbe d'autrui ! comment tenir à ces traits-là ? On en citerait mille de cette force. Mais il faut s'en rapporter au goût et à la mémoire de ceux qui aiment La Fontaine ; et qui ne l'aime pas ? — LAHARPE.

CHARLES XII. A BENDER.

(1713.—Charles XII. cerné à Bender par les Turcs, se défend héroïquement avec soixante Suédois dans une maison où il s'était barricadé avec eux.)

Les Suédois, étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre basse, pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires ; on s'en servit à propos : les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs dont ils tuèrent deux cents, en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison ; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous et ne renversait rien.

Le kan des Tartares et le bacha, qui voulaient prendre le Roi en vie, honteux de perdre du monde et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le Roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les pierres et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées : la maison fut en flammes en un moment ; le toit tout embrasé était près de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu : trouvant un petit baril plein de tiqueur, il prend le baril lui-même, et, aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent ; il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitation inséparable d'un tel embarras empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du Roi était consumé ; la grande salle où les Suédois se tenaient était remplie d'une fumée affreuse mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins ; la moitié du toit était abîmée dans la maison même ; l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé Walberg, osa dans cette extrémité crier qu'il fallait se rendre : "Voilà un étrange homme, dit le Roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier." Un autre garde, nommé Rosen, s'avisait de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierres et était à l'épreuve du feu, qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison et s'y défendre. "Voilà un vrai Suédois," s'écria le Roi ; il embrassa ce garde, et le créa colonel sur-le-champ. "Allons, mes amis," dit-il, "prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie, l'épée à la main."

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante que les Suédois n'en sortaient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le Roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets : chacun tira deux coups à la fois, à l'instant que la porte s'ouvrit, et, dans le même clin-d'œil, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas ; mais le moment d'après cette petite troupe fut entourée. Le Roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons et tomba. Vingt et un janissaires se précipitèrent aussitôt sur lui ; il jette en l'air son épée pour s'épargner la douleur de la rendre. Les Turcs l'emmenèrent

au quartier du bacha, les uns le tenaient sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le Roi se vit saisi, la violence de son tempérament et la fureur où un combat si long et si terrible avait dû le mettre firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité ; il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup-d'œil de colère ; il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant ALLA avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement qui eut encore des suites singulières.*

VOLTAIRE.

* *Observation.*—Ce récit, où un grand spectacle est offert au lecteur sous les traits les plus simples, est un modèle de diction et de style qu'on ne saurait trop recommander à ceux qui veulent s'exercer dans l'art si difficile de bien écrire l'histoire.

BATAILLE DE SEMPACH. (1386.)

LÉOPOLD, duc d'Autriche, suivi d'une armée formidable, d'une troupe nombreuse de chevaliers de la plus haute noblesse et de troupes auxiliaires de tous ses États, marcha depuis Bade par l'Argovie, contre Sempach, pour châtier avec une verge de fer les citoyens de cette petite ville, à cause de leur attachement aux Confédérés. Il voulait ensuite fondre sur Lucerne. Arrivé près de Sempach, il trouva les bannières des Suisses rassemblées sur une colline devant la ville. Sans attendre son infanterie, il fit mettre pied à terre aux chevaliers, au nombre de plusieurs mille, parce qu'il craignait que les chevaux ne produisissent de la confusion dans un combat sur une colline, et leur ordonna de serrer leurs rangs et de s'avancer, semblable à un mur de fer, lances baissées, contre la petite armée des Suisses. La noblesse poussa des cris de joie ; mais le baron Jean de Hasembourg s'écria : "L'orgueil n'est bon à rien." Léopold répondit : "Je veux triompher ou mourir."

* De Bender, Charles XII. fut transféré à *Andrinople*, puis à *Démotica*, d'où il s'enfuit à l'aide d'un déguisement. Il fut tué d'une balle dans la tête au siège de *Frédéricshall*, le 30 novembre 1718.

C'était le temps de la moisson. Le soleil était haut et ardent. Les Suisses tombèrent à genoux et firent leur prière ; puis ils se relevèrent ; 400 hommes de Lucerne, 900 des Waldstettes,* 100 de Glaris et de Zug, tous se précipitèrent avec fureur contre l'armée de fer, mais en vain ; elle fut inébranlable. Les Suisses tombaient l'un après l'autre ; déjà soixante d'entre eux nageaient dans leur sang. Tous chancelaient.

“ Je vais ouvrir un chemin à la liberté ! ” crie subitement une voix de tonnerre ; “ Fidèles et chers Confédérés, prenez soin de ma femme et de mes enfants. ” Voilà ce que dit Arnold de Winkelried, chevalier du canton d'Underwald. Il embrasse autant de lances autrichiennes qu'il peut, les enfonce dans sa poitrine et tombe. Les Confédérés se précipitent pardessus son corps dans l'ouverture de la muraille de fer, écrasant tout sous leurs coups terribles ; les casques et les brassards volent en éclats sous les massues ; les cuirasses brillantes se teignent de sang. Trois fois la principale bannière de l'Autriche échappe à des mains mourantes, trois fois on la relève ensanglantée. La terre est jonchée des cadavres des nobles. Le duc lui-même mord la poussière ; un homme de Schwitz l'a frappé. La terreur parcourt les rangs des chevaliers ; ils crient qu'on fuie et demandent leurs chevaux ; mais leurs gens et leurs chevaux ont déjà pris la fuite, saisis d'épouvante. Les malheureux chevaliers, accablés de leurs cuirasses lourdes et rendues brûlantes par l'ardeur du soleil, commencent à fuir ; les Confédérés volent sur leurs pas. Plusieurs centaines de comtes, de barons, et de chevaliers, périrent avec des milliers de leurs valets.—Telle fut l'issue de la bataille de Sempach, livrée le 9 juillet 1386 ; tel fut le glorieux résultat de l'héroïsme et du martyre d'Arnold de Winkelried.

HENRI ZSCHOKKE.

BATAILLE DE HASTINGS.

PAR M. AUGUSTIN THIERRY.

[EN 1066, l'Angleterre fut envahie par Guillaume, duc de Normandie. Cet événement, le plus remarquable de l'histoire d'Angleterre, fait le sujet d'un ouvrage publié en 1825 par M. Augustin Thierry, sous le titre

* *Waldstettes*, c'est-à-dire *Etats des forêts* : cette partie de la Suisse forme aujourd'hui quatre cantons : *Lucerne*, *Uri*, *Schwitz*, et *Underwald*, qui, dans le moyen-âge, étaient couverts de forêts.

d'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Ce livre, que des juges compétents ont rangé, dès sa publication, au nombre des chefs-d'œuvre de la littérature française, est le fruit de dix ans de travail et d'études laborieuses qui ont coûté, dit-on, la vue à M. Thierry.]

Sur le terrain qui porta depuis, et qui aujourd'hui porte encore le nom de *Lieu de la bataille*, les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées de tous côtés par un rempart de pieux et de claies d'osier.

Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume* fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi en grand nombre l'armée envahissante, attirés, comme les soldats, par l'espoir du butin, se réunirent pour faire des oraisons et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes et leurs chevaux. Le temps qui resta aux aventuriers après ce premier soin, ils l'employèrent à faire la confession de leurs péchés, et à recevoir les sacrements. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière toute différente : les Saxons se divertissaient avec grand bruit, et chantaient leurs vieux chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet ; puis il monta un grand coursier blanc, prit une lance et fit ranger sa brigade de cavaliers. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première étaient les gens-d'armes venus du comté de Boulogne et du Ponthieu,† avec la plupart des hommes engagés personnellement pour une solde ; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins ;‡ Guillaume, en personne, commandait la troisième, formée des recrues de Normandie. En tête de chaque corps de bataille marchaient plusieurs rangs de fantassins à légère armure, vêtus d'une casaque matelassée, et portant des arcs longs d'un corps d'homme ou des arbalètes d'acier. Le Duc montait un cheval espagnol qu'un riche

* *Guillaume-le-Conquérant*, duc de Normandie, né à Falaise en 1007, partit de Saint-Valery, le 30 septembre 1066, avec une flotte de 300 vaisseaux et une armée de 60,000 hommes, pour conquérir l'Angleterre, au trône de laquelle il n'avait d'autre droit qu'un prétendu testament d'*Edouard-le-Confesseur*. Il mourut en 1087.

† *Ponthieu*, petit pays à l'ouest de la Picardie ; *Abbeville* en était la capitale.

‡ Les *Manceaux*, habitants du Maine ; *Poitevins*, ceux du Poitou.

Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérees d'entre les reliques, sur lesquelles Harold avait juré,* et l'étendard béni par le Pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain-le-Blanc.

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat. Un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant des exploits, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland.† En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite; les Normands répétaient ses refrains ou criaient *Dieu aide! Dieu aide!*

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux;‡ mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins, armés de lances, et la cavalerie, s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs redoutes une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de maille. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes, ni en arracher les palissades, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils descendissent par dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche, et il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de: Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide!

Mais les Normands furent repoussés à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent

* Ces reliques étaient des ossements sacrés. Guillaume avait en outre au doigt un cheveu de saint Pierre, enchâssé dans un diamant.

† Roland, prétendu neveu de Charlemagne, était préfet des frontières de Bretagne. Il périt en héros à l'affaire de Roncevaux, en 778.

‡ Le carreau d'arbalète était une flèche dont le fer avait quatre pans.

pêle-mêle, et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de peur panique dans l'armée d'outremer; le bruit courut que le Duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance; puis, se découvrant la tête: "Me voilà," leur cria-t-il; "regardez-moi; je vis encore, et je vaincrai avec l'aide de Dieu."

Les cavaliers retournèrent aux redoutes; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche. Alors le Duc s'avisait d'un stratagème pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer, et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps, posté à dessein, joignit les fuyards qui tournèrent bride; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées, cavaliers et fantassins y pénétrèrent; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle, et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par le drapeau envoyé de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

Observation générale.—Le style simple et serré de ce récit est dépourvu d'ornements mais non d'attraits; l'historien est exact sans richesse, énergique sans emphase.

ARMEMENT ET DESTRUCTION DE L'ARMADA.

(1588.)

LA prise d'Anvers avait habitué Philippe II. à user de ces moyens qui étonnent l'imagination des hommes. Les refus qu'il avait éprouvés de la reine Elisabeth, le désespoir de ne plus régner sur un pays où, de concert avec son épouse Marie, il avait élevé tant de pieux bûchers, la jalousie qu'excitaient en lui les premières entreprises de la marine anglaise, les ex-

ploits et les découvertes de Drake, de Davis, et de Frobisher, le besoin d'ôter à la Hollande le seul allié qui lui restât fidèle, enfin la mission qu'il croyait avoir reçue du ciel de combattre partout l'hérésie, lui firent équiper une flotte qui pouvait remplir d'épouvante les deux hémisphères. Les préparatifs de cette flotte occupèrent pendant trois ans tous les peuples soumis à la domination de Philippe. Il s'attacha surtout à donner à ses vaisseaux une grandeur effrayante, et cependant les plus puissants de ces navires étaient inférieurs aux vaisseaux du troisième ordre de la marine de nos jours. On construisait encore cette flotte que déjà les Espagnols lui donnaient le surnom d'*Invincible*. Ces opérations devaient être secondées par un armement que faisait en Flandre le vainqueur des Pays-Bas. De nombreux bâtiments de transport devaient conduire en Angleterre le prince de Parme, avec les trente mille combattants qu'il venait d'illustrer par ses conquêtes. L'Armada était forte de cent cinquante gros vaisseaux, munie des plus abondantes provisions; elle portait vingt mille soldats et huit mille matelots; enfin elle pouvait lancer le feu de trois mille canons.

En vain Philippe II. avait-il fait répandre le bruit qu'un si vaste armement était destiné pour les Indes Orientales: Elisabeth connaissait trop la haine, l'ambition, et le fanatisme de son vieux ennemi, pour douter un moment que l'Angleterre seule fût menacée. C'était cet extrême danger qui l'avait déterminée à trancher les jours de son infortunée rivale. Elisabeth, importunée par le remords d'une décision cruelle, saisit l'occasion qui lui était offerte de sauver la gloire et l'indépendance de son pays. Aidée de son vigilant ministre Walsingham et plus encore des ressources de son économie et de l'amour de son peuple, elle parvint en peu de temps à porter à plus de quatre-vingts vaisseaux une marine qui n'en comptait que vingt-huit. Ils n'étaient comparables en rien pour leurs dimensions aux puissantes masses de la marine espagnole; mais ils avaient l'avantage d'être gouvernés par des marins beaucoup plus habiles. La reine disposa ses forces de terre de manière à pouvoir parer aux effets de la perte d'une bataille navale. Les généraux avaient reçu l'ordre de se retirer lentement devant les troupes espagnoles, de brûler le pays à leur approche, et de leur opposer partout un désert. Le patriotisme des Anglais était si exalté qu'eux-mêmes s'apprétaient à dévaster leurs foyers et leurs champs. On avait vu la reine se présenter à cheval au camp de Tilbury, et jurer de mourir les armes à la main. L'audacieux Drake alla

jusque dans le port de Lisbonne brûler quelques vaisseaux de l'Armada.

Enfin cette flotte mit à la voile le 29 mai de Lisbonne. Une violente tempête dont elle fut assaillie le lendemain, la força de rentrer dans le port. Elle répara promptement ses dommages, et le 5 juin elle remit à la mer. Le duc de Médina Sidonia, qui la commandait, avait reçu l'instruction de longer de près les côtes de France pour aller chercher le duc de Parme à Dunkerque et à Nieuport; mais arrivé à Calais le 19 juin, cet amiral conçut, d'après un faux rapport, l'espérance d'aller brûler la flotte anglaise dans le port de Plymouth; il s'engagea imprudemment dans le canal. Le lord Effingham, qui commandait la flotte anglaise, vint avec ses petits vaisseaux défier cette flotte qui, disposée en forme de croissant, couvrait un espace de sept milles. Le combat était à peine engagé que les Anglais s'aperçurent combien les vaisseaux de leurs ennemis étaient pesamment et maladroitement gouvernés. Ils redoublèrent de précision et de rapidité dans leurs manœuvres. Sur le bruit du combat, d'autres vaisseaux, que des seigneurs avaient équipés à leurs frais, vinrent rejoindre la flotte anglaise. Ces citadelles mouvantes, qui de loin avaient inspiré tant d'effroi, attaquées de près, subissaient par l'épaisseur de leurs flancs tous les ravages de l'artillerie, tandis que leurs canons placés trop haut passaient dessus la tête des Anglais. On ne prit que deux vaisseaux espagnols; mais presque tous étaient endommagés. Huit bâtiments armés en brûlots achevèrent de les disperser. Le prince de Parme ne crut point devoir venir au secours des Espagnols avec des bâtiments de transport qui n'étaient nullement armés. Un combat de ce genre fut pour l'Angleterre ce que la bataille de Salamine avait été pour la délivrance de la Grèce. Mais ce furent les tempêtes qui achevèrent la défaite de la flotte espagnole. Tous les vaisseaux perdirent leurs ancres au passage des Orcades. Les marins inexpérimentés cédèrent à la fureur des vents et des vagues. La moitié des navires vinrent se briser sur les îles de l'Ecosse ou sur les côtes de l'Irlande; le reste regagna dans un désordre affreux les ports de l'Espagne. Philippe II. reçut avec quelque constance d'âme, ou plutôt avec une résignation étudiée, la nouvelle d'un événement qui rompait le cours de ses projets d'ambition et de haine. Il s'agenouilla et rendit grâce à la Providence de ce qu'elle n'avait pas étendu plus loin cette calamité. Un tyran qui jusque-là n'avait pardonné aucun mauvais succès, consola lui-même le duc de Médina Sidonia, et lui adressa ces paroles

obligeantes : " Je vous avais chargé de combattre mes ennemis, mais non les éléments." Bientôt les prêtres de l'Espagne trouvèrent une explication pour ce terrible fléau. Le ciel, disaient-ils, avait puni la nation de trop d'indulgence pour les Maures.

CHARLES LACRETELLE.

LOUIS XI. ET PHILIPPE DE COMINES.*

Louis. On dit que vous avez écrit mon histoire.

Philippe. Il est vrai, sire, et j'ai parlé en bon domestique.

Louis. Mais on assure que vous avez raconté bien des choses dont je me serais passé volontiers.

Philippe. Cela peut être ; mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux. Voudriez-vous que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien ?

Louis. Vous deviez parler de moi comme un sujet comblé des grâces de son maître.

Philippe. C'est le moyen de n'être cru de personne. La reconnaissance n'est pas ce qu'on cherche dans une histoire : au contraire, c'est ce qui la rend suspecte.

Louis. Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient le démangeaison d'écrire ? Il faut laisser les morts en paix et ne point flétrir leur mémoire.

Philippe. La vôtre était étrangement noircie : j'ai tâché d'adoucir les impressions déjà faites ; j'ai relevé toutes vos bonnes qualités ; je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses : que pouvais-je faire de mieux ?

Louis. Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez représenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions lorsque je parlais tout seul, toutes mes intrigues avec de petites gens. On dit que vous avez parlé du crédit de mon prévôt, de mon médecin, de mon barbier, et de mon tailleur : vous avez étalé mes vieux habits. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites dévotions, surtout à la fin de mes jours, mon empressement à ramasser des reliques, à me faire frotter depuis la tête jusqu'aux pieds de l'huile de la sainte ampoule, et à faire des pèlerinages, par où je prétendais toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma petite Notre-Dame de plomb, que je baisais, dès que je voulais faire

* Louis XI, prince habile et cruel, régna sur la France de 1461 à 1483.

un mauvais coup ; enfin de la croix de saint Lo, par laquelle je n'osais jurer sans vouloir garder mon serment, parce que j'aurais cru mourir dans l'année, si j'y avais manqué. Tout cela est fort ridicule.

Philippe. Tout cela n'est-il pas vrai ? Pouvais-je le taire ?

Louis. Vous pouviez n'en rien dire.

Philippe. Vous pouviez n'en rien faire.

Louis. Mais cela était fait, et il ne fallait pas le dire.

Philippe. Mais cela était fait, et je ne pouvais pas le cacher à la postérité.

Louis. Quoi ! ne peut-on pas cacher certaines choses ?

Philippe. Et croyez-vous qu'un roi puisse être caché après sa mort, comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie ? Je n'aurais rien sauvé par mon silence, et je me serais déshonoré. Contentez-vous que je pouvais dire bien pis, et être cru ; et je ne l'ai pas voulu fuir.

Louis. Quoi ! l'histoire ne doit-elle pas respecter les rois ?

Philippe. Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échapper ? Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux n'ont qu'une seule ressource, qui est de bien faire.

FÉNÉLON.

LOUIS XI.*

HEUREUX villageois, dansons :

Sautez, fillettes

Et garçons !

Unissez vos joyeux sons,

Musettes

Et chansons !

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,

Louis, dont nous parlons tout bas,

Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,

S'il peut sourire à nos ébats.

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,

Louis se retient prisonnier.

* On sait que ce roi, retiré au Plessis-les-Tours, avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.